

jour. Pendant qu'ils causaient sous le regard distrait de M^{me} de Bénors, Gabriel entraît comme un étranger dans la chambre de sa femme et s'efforçait de regagner son affection par ses prévenances. Un jour, à la vue de Louise et de Francis assis l'un auprès de l'autre, une pensée lui traversa l'esprit. Sous la sérénité apparente de la jeune femme, n'avait-il pas deviné l'esprit de sacrifice et de résignation ? Depuis ce moment, il ne lui envia plus la paix du cœur, mais il l'aima davantage.

Enfin, le sous-lieutenant reçut l'ordre de rejoindre son régiment.

— Figure-toi, dit M^{me} de Bénors à sa fille, qu'on veut l'envoyer à Toulon !... Il faut qu'il demande une prolongation de congé, car il n'est pas bien portant, il aurait encore besoin de deux bons mois de repos... Et puis, c'est à peine si nous l'avons vu, le pauvre enfant !

Louise, au lieu de répondre, regarda son cousin : — Pars-tu ? lui dit-elle.

— Oui... répliqua-t-il d'une voix suffoquée.

— Si tu veux m'écouter, reprit la tante, tu ne partiras pas !... Tu as une jolie mine, pour courir les chemins... Il faut obéir aux personnes qui ont le plus d'expérience, ajouta-t-elle péremptoirement. Tu n'en fais pas peur avec tes galons, vois-tu ! Laisse-toi faire. Tu seras toujours petit pour moi.

Lorsque sa mère fut sortie, Louise baissa les yeux sur son ouvrage et songea un instant à son cousin, qui allait recommencer sa vie de hasards et de dangers, qui était orphelin et qui n'avait d'asile qu'au foyer de sa tante. Mais refoulant cette pensée et accélérant d'une main fiévreuse le mouvement de son aiguille, elle dit brièvement : — Francis, à quoi te décides-tu ?